

Les paradoxes de la liberté. Dimensions structurelles et époques

par Ernesto Vetere

Lazos Institución Psicoanalítica de La Plata

Pour la liberté, je saigne, je lutte et je survis", a écrit prématurément Miguel Hernandez, donnant la parole à un combattant blessé de mort au début du franquisme, sans même soupçonner que cette horreur allait se répandre incompréhensiblement pendant près de quatre décennies. Ces mêmes vers, au crépuscule de la dictature, furent repris et entonnés par Joan Manuel Serrat, transformant cette chanson en hymne universel de la liberté. Quand je me suis mis à réfléchir à ce dont je pouvais parler, ici à Barcelone, sont apparus de façon fugace et fulgurante ces paroles rythmées par sa musique. En plus de me suggérer quel pourrait être le sujet de recherche pour l'occasion qui nous réunit aujourd'hui, ce trait d'esprit a précipité deux premières associations que je voudrais laisser au moins esquissées. D'une part, il s'agit de vers tissés de verbes: saigner, lutter, survivre. Loin de toute prétention ontologique, la liberté serait liée au verbe. S'il y a une marge de liberté possible, c'est parce que cette marge se fait, c'est l'effet d'un faire, entre autres et nous verrons comment, de la démarche analytique. D'autre part, il s'agit de verbes dont les sens renforcent l'idée que le sujet doit y mettre du sien pour pouvoir y parvenir. En suivant cette maxime éthique freudienne, on pourrait dire: "Naviguer est nécessaire, mais ce n'est pas du tout simple". Sur ce lien paradoxal entre déterminisme et liberté, je voudrais partager avec vous quelques réflexions.

Chaque époque brandit ses drapeaux sur la liberté, et pas toujours d'une manière aussi poétique. Ces dernières années ce mot est devenu dangereusement le cri indigné des nouvelles droites. Certains de ces partis politiques s'appellent même ainsi "Libertaires". Avec différentes expressions et nuances, bien sûr, mais avec un dénominateur commun: la haine comme passion prédominante de l'être. Cette haine atteint l'oreille, précisément,

à travers un cri sans paroles. Il s'agit alors de la folle et hostile harangue pour une liberté individuelle sans Autre et sans autres, qui pousse vers la rupture des liens sociaux et de tout principe éthique pouvant les réguler. On les appelle, d'une manière critique, "discours de haine", même s'il s'agit en réalité d'une haine qui ne fait pas de discours.

Notre époque, en outre, agite une idée édulcorée de liberté mercantilisée par les thérapies officielles. Ici aussi, il existe diverses propositions mais l'idée d'une sorte de narcissisme libertaire est toujours présente, qui, par pure volonté et courage pourrait se passer de tout déterminisme. Cela conduit également à un court-circuit avec l'autre, conçu comme un obstacle ou, au contraire, comme un instrument pour la réalisation personnelle. Dans ce cas, c'est le versant de l'amour qui est accentué, l'amour réduit à la passion d'être soi-même.

Face à cette prolifération de messages inquiétants, cela fait partie de notre responsabilité en tant qu'analystes tenter de discerner ses incidences sur la subjectivité contemporaine et plus particulièrement sur certains dits de nos analysantes. Puisque ces dimensions époques du discours de l'Autre s'imbriquent avec les structures, d'une manière singulière en chacun. Le tissu entre ces dimensions déterminera le sujet et c'est sera à partir de l'interrogation de ces marques que pourront être construites, inventées même, quelques nouvelles manières d'en faire autre chose. Cette tension entre déterminisme et liberté, vieux sujet de débat dans le domaine de la philosophie et de la politique, n'a pas été suffisamment relevé par la psychanalyse, du moins pas en ces termes. Chez Freud comme chez Lacan, le déterminisme a toujours été la voie royale pour l'étude de la structure, mais la liberté n'est jamais devenu un concept psychanalytique. Cependant, on peut lire dans ses théories de multiples allusions à un savoir-faire du sujet, dans les interstices de la structure, qui produira sa revitalisation et son ouverture. Ce savoir-faire est soutenu par quelque chose de l'ordre du "choix subjectif", qui n'est bien sûr ni volitif ni moïque ni rationnel mais qui devient aussi déterminant pour le destin du sujet. Gond entre la détermination et la liberté qui ouvre

de nouvelles portes au-delà du scénario rebattu du fantasme. Mais ralentissons un peu car du point de vue psychanalytique, il y a aussi des choix et des choix. Je propose alors de faire un bref parcours qui donne des fondements au passage suivant: du "choix de névrose" au choix du sinthome.

Comme point de départ, rappelons cette formulation très célèbre de Freud dans "Psychopathologie de la vie quotidienne": "il n'y a rien dans le psychique qui soit le produit d'un libre arbitre, qui n'obéisse pas à un déterminisme". Malgré cela, il placera toujours du côté du travail de l'analysant la tentative de déchiffrer ses rêves, ses oublis, ses lapsus. Et paradoxalement, pour pouvoir démêler les déterminations inconscientes de ces formations, il proposera comme seule règle du dispositif analytique, la règle d'association libre. Cette liberté associative, et son corrélat du côté de l'analyste, l'attention flottante, sera l'expression même de la tension entre déterminisme et liberté. Nous savons que l'analysant n'est pas si libre quand il prend la parole, car en définitive, il est pris par elle. Mais ce sera à travers ces dits -dictées par le discours de l'Autre-, que l'invention d'un dire pourra se produire. Ce dire sera un événement et cet événement, un modeste acte de liberté. La liberté comme effet, jamais comme substance, ne pourra être envisagée qu'à partir de la notion d'acte. Cette logique de l'acte, et donc de la fin de l'analyse, redéfinira la portée potentielle de la notion d'association libre, en plaçant cette règle, présente dès le début d'une analyse, en direction de l'exercice d'un savoir-faire avec la langue, nouvelle définition de l'inconscient à partir du *Séminaire 20* et un des noms du sinthome, à partir du *Séminaire 23*. Savoir-faire avec la langue auquel participeront, depuis différents lieux et fonctions, analysant et analyste, mais qui anticipera aussi le point de rupture nécessaire pour le pas conclusif d'analysant à analyste.

Mais reprenons le parcours proposé sous une perspective différente. Pour en revenir aux temps de constitution subjective, nous trouvons une autre acception primitive du choix: le "choix de névrose", déjà mentionné. Très tôt, Freud place au centre même du

déterminisme de la névrose, une instance élective qui définit la forme qu'elle prendra. Dans les lettres à Fliess et dans ses premiers textes apparaît déjà cette expression, "choix de névrose", définie comme "la décision sur si une hystérie, une névrose obsessionnelle ou une paranoïa se produit". Il s'agira d'un "choix conditionné" -par les lieux de fixation de la libido-, antécédent logique peut-être du "choix forcée" auquel Lacan fera référence dans le Séminaire 11, mais cette fois en relation avec la dépendance signifiante du sujet.

Le choix forcé immanent à l'aliénation se produira entre l'être et le sens. Dans cette première opération, il n'y aura pas de place, strictement parlant, pour la liberté. En effet, Lacan lui-même, suivant la voie hégélienne, affirme qu'à travers cette aliénation l'être humain "prend le chemin de l'esclavage. La liberté ou la vie ! Si vous choisissez la liberté, boum ! Vous perdez les deux immédiatement -si vous choisissez la vie, vous avez une vie amputée de liberté". C'est pour cette raison que cette torsion essentielle que produit la deuxième opération sera nécessaire. La séparation exprimera la libération du sujet de l'effet aphanique du signifiant, lui permettant de trouver dans les intervalles du discours de l'Autre un espace possible d'où jouer autrement le jeu du désir.

Cette dialectique permettra la "fonction du non". Et de là, nous projetterons une autre trace qui part de ces premiers pas, faiseurs de l'enfance, jusqu'au "tout, mais pas ça" un autre des noms du sinthome. Nous ne pourrons jamais mesurer à l'avance les conséquences d'un "dire non". Un exemple paradigmatique en est le personnage de José Saramago, Raimundo Silva, un réviseur de textes d'une maison d'édition qui est chargé de préserver l'intégrité des écrits. Il mène une vie solitaire et anodine, de la maison au travail et du travail à la maison. Jusqu'à ce qu'un jour, un texte sur l'histoire du siège de Lisbonne arrive entre ses mains et, à la fin de sa correction, sans bien savoir pourquoi, il décide d'écrire un "non" là où il convenait de conserver un "oui". Cet instant électif changera définitivement l'histoire écrite du Portugal et de sa vie personnelle. En

plus du siège de la ville tombe un autre siège, qui lui permettra de construire une nouvelle relation entre sa solitude et les autres.

Cet exemple nous montre comment un "dire non", peut atteindre a posteriori un statut d'acte, d'effets imprévisibles. Ce passage du psychique au tyquique implique une autre relation avec ce contingent, non prédéterminé qui ne peut avoir lieu qu' au-delà des frontières assiègess du fantasme. Le "tout, mais pas ça", que Lacan trouve dans la position de Socrates, lui permettra de postuler précisément ça: que cette formule rend compte d'une position possible face à la vie et la mort, qu'il appellera quelques paragraphes plus loin hérétiques. Se référant à Joyce -et faisant appel au terme grec haeresis, qui signifie "choix"- dira: "il faut choisir la voie par où prendre la vérité, ce d'autant plus que le choix, une fois fait, ca n'empêche personne de le soumettre à confirmation, c'est-à-dire d'être hérétique de la bonne façon. Celle, qui d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas à en user logiquement, c'est-à-dire jusqu'à atteindre son réel...". Cette vérité articulée au réel, et singulière pour chacun, ne sera atteinte et renouvelée qu'à chaque fois, à partir du "choix du sinthome", en soulignant l'équivoque du génitif. Parce qu'une fois le choix fait, ce savoir-faire, en devenant nécessaire, choisira aussi pour nous. Il ne nous laissera pas y renoncer. Ces instants de liberté ne seront possibles qu'à partir de l'inscription de l'impossibilité, impossibilité qui remplacera l'impuissance en restant liée non plus au déterminisme originel mais à l'incurable du sujet et du monde. "Tout, mais pas ça": le "mais pas ça" qui trouve le "tout", sera le point hérétique où le sujet, à chacun de ces instants, pourra refaire son choix désirable: en se passant du père, mais seulement à condition de se servir de son sinthome.